

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Traité des œillets**

**Ardène, Jean-Paul de Rome**

**Avignon, 1762**

Chapitre XIV. Des maladies des Œillets

[urn:nbn:de:bsz:31-333530](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-333530)

## C H A P I T R E X I V .

*Des maladies des Œillets.*

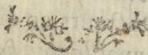
C E n'est point sur les Hommes seuls, que la désobéissance du premier attirera la peine de mort, & les maladies qui y réduisent. C'est encore sur tout ce qui étoit fait pour eux. *Debemur morti nos nostraque.* Les œillets, ainsi que tout ce qui végète, subissent le même sort. Ils passent de la santé à la maladie, & de la maladie à la mort.

Pour l'œillet, ces maladies, du moins les plus connues & les plus ordinaires, sont le *blanc*, la *pourriture*, le *jaune*, & la *gale*; mais la plus cruelle, & qui fait périr le plus d'œillets, celle qui est la plus facile à connoître, & la plus difficile à guérir, c'est le *blanc*; car à s'en tenir à ce que les Docteurs en disent : *il n'y a science, connoissance, herbes, artifi-*

ranger ici les vers au nombre des animaux malfaisans, qui en veulent aux caillets; mais comme le préjudice que les vers lui portent a beaucoup de rapport à celui qui naît d'autres causes, j'en parlerai dans le Chapitre suivant, où je traiterai des maladies de l'œillet.

Si les ferres ne sont pas éloignées des maisons, & que les rats puissent y pénétrer, ce sont les caillets qu'ils attaquent de préférence. Je n'entre point dans le détail des moyens propres à détruire ces sortes d'animaux. Le Fleuriste protecteur de ses caillets, n'oubliera rien pour les défendre contre l'attaque de leurs ennemis.

A l'égard des maladies auxquelles ces fleurs sont sujettes, & des secours qu'il leur doit alors, il est à propos de les faire connoître.





DES ŒILLETS. 363

ces, mixtions, changement d'air, ou de nourriture, qui puisse sauver l'œillet qui en est une fois attaqué (1).

Cette maladie est caractérisée spécialement par une sorte de blancheur Le blanc. ou tache blanche, dont les fanes de l'œillet sont marquées en certains endroits qui deviennent plus minces que les autres. Ces taches ne sont que l'indice extérieur du venin déjà passé au cœur de la plante, & aux racines, où l'on en trouve le foyer. Car si l'on arrache une plante réellement infectée, & parvenue au dernier période du mal, on y remarquera que ses racines sont noires, & d'une très-mauvaise odeur; que le nerf ou petit filet du centre, par où la sève passoit dans l'état de santé pour aller nourrir les branches, est changé comme en cire jaune, que ce nerf se détache aisément de son écorce, que cette écorce paroît aussi comme brûlée. Dans cet

(1) Jardinage des œillets, chap. XVII. pag. 120.

état de langueur mortelle, la plante n'a plus cette verdure animée, qui la faisoit briller. D'un jour à l'autre elle blanchit de tous côtés, elle se dessèche comme elle feroit aux approches du feu. Le venin fatal qui la consume lui est si intime, & il est si généralement répandu, qu'on essayeroit en vain de soustraire quelque branche à la mortalité du tronc ! Malgré tous les soins qu'on en pourroit prendre, l'œilleton ou la bouture porteroit avec lui son poison, & en seroit bien-tôt la victime. Mais, dira-t-on, de quoi sert-il d'indiquer le mal, & d'en faire sentir tout l'excès, si l'on n'a rien à lui opposer ?

Je réponds que la peinture effrayante de ce mal, qui tient en quelque façon de la peste, excite d'autant plus à garantir les œilletons de ce qui peut le causer, & doit porter les Fleuristes zélés à faire de nouvelles tentatives pour procurer la guérison. Entrons dans quelques détails sur ces deux points.



Pour préserver du mal il faut en connoître la cause, & savoir l'écartier. Or de l'aveu des maîtres, le blanc est quelquefois occasionné par des nuits froides, quelquefois aussi par des brouillards qui communiquent l'infection dont ils sont eux-mêmes chargés. De-là vient que les œillets en sont plus ordinairement attaqués au Printems, ou dans l'Automne, & rarement en Été, si ce n'est sur sa fin. Les œillets sont encore exposés à cette maladie quand on les a privés des arrosemens nécessaires, ou qu'on les leur a donnés le matin ou dans la journée avec le Soleil, durant les grandes chaleurs; l'air gêné dans un petit Jardin qui est entouré ou clos de murai les hautes sur-tout au milieu des Villes, n'est pas moins mal sain pour les œillets. Ce qui le prouve c'est qu'exposés en grand air & cultivés dans des Jardins de Campagne, ils ne sont point si souvent sujets au blanc.

Voilà en général les causes les plus connues d'un mal que les Esculapes des Parterres, s'accordent à reconnoître pour irrémédiable. Malgré cet augure, ou ce pronostic funeste, le regret de perdre des œillets de considération a fait naître diverses tentatives. Quelques Fleuristes ont crû pouvoir restaurer leurs œillets malades, en délayant dans de l'eau, ou du fumier de vache ou de crotin de mouton : d'autres leur ont assigné un logement à part, & changé leur nourriture, substituant du sablon à la terre ordinaire. De plus téméraires ont eu recours à du fumier brûlant pour les y faire suer (2) vains efforts du Fleuriste, qui n'ont pû que hâter d'avantage la ruine de leurs Plantes malades.

Mais faut-il donc voir dépérir ce qu'on aime & rester dans l'inaction, sans essayer aucun secours ? Non : reponds-je : je ne veux pas

(2) Jardinage des Œillets, pag. 111.



même qu'on s'allarme à la première attaque, & qu'on désespère si fort du rétablissement, comme ces Cultivateurs qui arrachent tout d'abord les œillets soupçonnés, étant prévenus au point de croire que la nature du mal est au-dessus des remèdes. Voici ceux que je conseille au lieu de cette turbulente vivacité, que je désapprouve.

Examinez l'état de vos œillets, avec toute l'attention que ce cas exige. Si vous y découvrez la plus légère ou première apparence du blanc, attachez-vous à borner ses progrès. Dans cette vûe commencez par séparer le lit du malade, & placez ce pot dans une espèce d'infirmerie, c'est-à-dire, dans un lieu où vous puissiez lui ménager le Soleil, & ne lui donner que des arrosemens modérés non pas *fréquens & abondans* comme dit le plagiaire décrié (3) qui sçait rarement

(3) L'anonyme, Copiste du Traité des Renoncules. Voyez le Traité des œillets qu'il



prendre le bon des écrits qu'il l'approprie, & qui d'ordinaire ne manque pas d'adopter le défectueux.

Pour ces arrosemens n'employez que de l'eau dégagée de toutes saletés, ou la plus pure. Le fumier de quelle nature qu'il puisse être ne serviroit qu'à aggraver les symptômes. Quelquefois ce regime a produit les effets désirés. La blancheur prend alors une nuance nouvelle qui tire sur le jaune, ou sur le rouge, c'est une crise salutaire qui annonce un rétablissement commencé. Ne vous en flattez cependant pas si-tôt, lorsque le mal a fait des progrès bien avancés. On pourroit néanmoins en ce cas faire un essai quoiqu'il ne réussisse pas toujours. Car comme, parmi les hommes, dans les maux extrêmes on a recours à des remèdes douteux, plutôt que de n'en point faire, on essayera de même celui-ci pour les œillets.

a également pillé & fait imprimer chez Saurgrain, pag. 224.

Arrachez la plante en la secouant, pour qu'elle quitte la terre, quand vous l'aurez ainsi mise à nud; vous la laverez dans de l'eau claire; laissez-la se ressuyer quelques heures; puis visitez les racines, retranchez-y ce qu'elles peuvent avoir de gangrené & replantez l'infirmes dans une terre composée de deux parties de sablon & d'une partie du plus ancien terreau que vous aurez, où sur-tout il ne reste plus aucune impression de fumier, arrosez d'une main avare, & ne donnez que le quart du Soleil jusqu'à une convalescence bien affermie.

Je dois avertir encore que comme autrefois on avoit établi de la différence entre lèpre & lèpre, il y en a de même dans nos cailleteries de blanc à blanc; je veux dire que toutes les taches de cette couleur qui paroissent sur les feuilles des caillets, ne sont pas ce mal cruel & indomptable, ce poison sans antidote certain, ce funeste



blanc le fléau des œilletistes. Voici le diagnostic qui sert à distinguer l'un de l'autre. Dans le blanc pestilentiel, les taches sont en long, & dans l'autre elles sont tout-à-fait rondes pour la plupart. Une différence encore plus essentielle, c'est que les taches du premier caractère dérangent ce cours des sucs dans la partie qu'elles attaquent, de telle sorte que privée de nourriture, cette partie ou place de la tache, devient aussi mince que du papier fin. Au lieu que dans le blanc de la seconde classe, ces taches affectent & décolorent les feuilles, mais sans corrosion. On peut donc dire qu'entre ces deux maladies, malgré leur affinité, la première a quelques degrés de malignité de plus sur l'autre, & qu'elle laisse moins d'espoir pour le rétablissement. Les remèdes contre cette dernière maladie sont à-peu-près les mêmes; mais employés avec plus de mitigation.



La pourriture vient aux caillets de différentes causes ainsi que la précédente maladie. Une terre trop humectée, & long-tems soutenue en cet état, ou arrosée de l'eau fœtide des égoûts, ou qui croupit dans une mare; une continuité d'ombre épaisse; du fumier employé trop récent; une situation marécageuse; des vers que l'infection attire ou fait éclore; ce sont là tout autant de principes de pourriture pour les caillets. Ils en sont ordinairement attaqués d'abord par les racines; de-là le mal croissant, serpente, & donne peu-à-peu des marques non équivoques de sa présence. Une plante qui étoit hier d'une verdure brillante; dont les tiges nombreuses promettoient une agréable & riche moisson de fleurs, cette plante dis-je, perd tout-à-coup ses graces, & retracte ses promesses. La voilà aujourd'hui pâle, déjà ridée, ses bras rendus sans vigueur, & la tête panchée, annon-

cent le dépérissement intérieur : son cœur entr'ouvert n'est plus garanti par les feuilles , elles semblent au contraire vouloir le fuir : elles s'en écartent en effet. Triste & lugubre désordre de l'œillet qui réclame la main de son maître & l'appelle à son secours. Celui-ci doit sans délai remonter à la source du mal , & employer le même remède qui vient d'être conseillé contre le blanc. C'est-à-dire , arracher l'œillet , couper impitoyablement tout ce que les racines ont de gangréné , retrancher la pourriture jusqu'au vif , & s'il reste encore assez de ce vif pour nourrir la plante , il l'établira dans un autre vase qu'il aura soin de remplir d'une terre telle qu'on vient de la conseiller. Il convient encore de ménager cette plante avec beaucoup d'attention durant son infirmité. Cette pourriture , qui quelquefois n'est qu'accidentelle , est quelquefois aussi la suite d'un chancre invétéré. Des pluyes trop froides , une eau de neige à demi glacée ,



ou quelque vent malin l'ont porté jusqu'au cœur de l'œillet. Dans ces derniers cas l'amputation de la partie affectée est l'unique remède auquel il faut toujours recourir. On tempone les playes avec de la cire molle ou ciment tendre dont on se sert par certaines greffes.

La malpropreté a pareillement des effets dangereux : car si un Cultivateur négligent souffre sur un œillet des feuilles mortes, jaunes ou languissantes, ainsi que des chicots secs & pourris; cette partie gâtée ne manque guère d'en infecter une autre ; & l'eau, soit de la pluye, soit de l'arrosoir, venant à passer sur les parties corrompues, s'y charge du levain fatal, & communique ce germe de putréfaction.

Ayant découvert la cause du mal, je crois avoir donné le remède, ou la façon de le prévenir. C'est la netteté des plantes & la scrupuleuse attention de n'y laisser rien d'infect ou de capable de le devenir, ainsi



qu'on vient de l'observer, & je ne crains pas de répéter que cela regarde en particulier les feuilles seches, sur-tout tandis que les pots sont dans la serre, parce que ces feuilles plus susceptibles d'humidité, la conservent plus obstinément, & ouvrent ainsi l'entrée à la pourriture plus redoutable en hiver qu'en toute autre saison.

**Les Vers.** Si on ne reconnoît au mal aucune des causes mentionnées, on peut soupçonner que les vers en soient les auteurs. Pour s'en assurer, on dépotera l'œillet, sans en rompre la mote; son inspection fera connoître les routes multipliées de ces ennemis domestiques: si on espère de les enlever en retranchant une partie de la terre, on en coupera tout à l'entour ce qu'on pourra, sans lésion de la plante: si l'on veut ne la point dépoter, & cependant détruire les vers qui l'attaquent, on peut suivant la saison, faire macérer à froid dans l'eau destinée pour arro-

fer, du chanvre verd, feuilles & sommités; le brou de noix, ou leur écorce fraîche, produit le même effet. A défaut de ces matières, & pour dernier remède encore, plongez dans le bassin d'une fontaine, ou dans un grand vaisseau plein d'eau, le pot en proie aux vers; mais plongez-le peu-à-peu, & fort lentement, afin de laisser aux vers qui craignent l'approche de l'eau, le moyen & le tems de monter jusqu'à la surface du pot. Si une crainte plus forte que celle de l'eau les empêche de sortir hors de terre, enfoncez le pot de façon que l'eau surnage, & le laissez ainsi durant un bon quart d'heure, pour donner aux insectes tout le loisir de périr à leur aise & sans ressource.

Ces deux cruelles maladies très-souvent, ou presque toujours mortelles, quand on les a laissées empirer, ont des diagnostics différens. Dans la première c'est une blancheur particuliere, dans la seconde c'est une exténuation ou sorte de pthisie



marquée par une simple pâleur; mais avec rétrécissement des fibres qui cessent de recevoir une nourriture saine & suffisante. Le traitement diffère de même, en ce que dans le blanc invétéré on ne sauroit sauver les branches qu'on sépareroit du pied malade, ou qu'on les sauve rarement. On peut au contraire, & on doit retrancher d'une plante qui tombe en pourriture, le plus grand nombre de ses tiges pour la soulager, quand on la transplante, ainsi qu'il a été dit, & de ces branches retranchées on fait des boutures, qui, dans le cas de mort de leur mere, la font revivre dans sa postérité.

Le jaune  
ou la jaunisse.

Quoique moins redoutable pour l'ordinaire, le *jaune* est une maladie qui quelquefois est tout aussi dangereuse que les précédentes, lorsqu'on la néglige. On l'attribue à différentes causes: une terre grasse & trop moëlleuse, un fumier trop infect ou trop fervent, dans lequel l'œillet



l'œillet infortuné succe à petit trait, mais toujours sûrement, un venin qui l'empoisonne; une eau viciée ou qui séjourne trop dans le pot. Par l'effet de quelqu'une de ces causes, l'œillet lésé d'abord dans ses racines, témoigne bien-tôt après ce qu'il souffre. La couleur de ses feuilles le déclare; d'autre fois c'est leur arrangement contre nature: car ces feuilles non-seulement contractent la jaunisse; mais si l'altération devient plus considérable, elles paroissent se plier & se coler, tant la sève qui les nourrit est devenue gluante. De cette viscosité naît l'obstruction des canaux seveux, & le changement qui se fait du beau verd de santé en ce jaune qui caractérise la maladie. La marche de cet état de langueur est lente, mais dans sa lenteur elle n'enlève pas moins au Fleuriste la plante qu'il néglige de secourir à tems. Le secours qu'elle demande est en premier lieu celui de depoter l'œillet pour examiner à

quel indice on peut connoître l'origine du désordre. Si c'est une humidité désordonnée & retenue dans le pot, manque d'ouverture, on débouche celle qui doit être au fond de ce pot: on y replace l'œillet après avoir retranché quelque peu de la mote devenue boueuse: mais, pour le mieux, on lui change de pot, & on le place en lieu que le soleil échauffe deux ou trois heures dans la matinée. On le laisse y passer ainsi son tems d'yvresse sans arrosoir ni pluie, tant que durera cette surabondance d'humidité. Toute simple qu'est cette recette, elle est souveraine dans les cas ordinaires, & dans un mal qui n'a pas encore assez vieilli pour être incorrigible.

La gale.

Les Médecins de nos fleurs reconnoissent une autre maladie à laquelle les œillets sont exposés plus au printems & en automne que dans les autres saisons. Elle vient, disent ces Maîtres, de l'infection que leur causent certains brouillards, ou des



pluies froides & malsaines : mais quoique cette infirmité ne conduise point à la mort, il importe néanmoins de l'arrêter dès qu'elle est découverte, sans quoi elle se glisse insensiblement de feuille en feuille jusqu'au cœur des tiges. Le remède consiste à nettoyer proprement, ou même à couper les feuilles sur quoi il paroît des taches. Elles varient en couleur : quelques-unes sont noires, d'autres rougeâtres, d'autres tirent sur un gris sale. Quoiqu'il en soit, elles sont toutes trois désagréables à la vûe, pernicieuses aux plantes. Il se forme encore de petites tubérosités qu'il faut extirper. Elles sont occasionnées par l'extravasation de la sève dont le cours a été dérangé en ces endroits là. Si l'on hésite, & qu'on ne veuille pas mutiler la plante crainte de la déparer, on se contentera de grater avec un canif, ou avec l'outil à marcoter, les défautosités des feuilles attaquées. Cette précaution est nécessaire pour

éviter la communication du mal , qui quelquefois s'étend au déshonneur du Fleuriste autant qu'au préjudice de ses plantes.

La Rouille.

Je n'ai point cru devoir faire un article distingué de la rouille, dont quelques Auteurs parlent, & que d'autres appellent la *hale*, le *charbon*; ce qu'ils en ont dit m'a paru n'établir pour symptomes que des variétés légères dans les taches, & reconnoître pour l'une & l'autre de ces maladies des causes semblables à peu de différence près. Comme la trop grande chaleur d'un jardin; une sécheresse non secourue; des arrosemens irréguliers; un air privé de liberté dans ses ondulations. De sorte qu'à tout peser exactement, & à bien examiner le ravage que le *blanc*, le *jaune*, & la *rouille* produisent dans une cilleterie, on sentira qu'il n'a presque toujours qu'une même source. Au surplus le pronostic de chacune de ces infections en particulier peut se tirer du plus ou



du moins de progrès que le mal a déjà fait, & de son ancienneté. Il faut donc conséquemment recourir aux mêmes remèdes dont on usera plus ou moins de tems, & en un degré de plus ou moins de force, selon les occurrences.

Ces fortes de maladies sont celles dont les Auteurs ont fait mention comme les plus connues, & qui n'attaquent que trop fréquemment notre belle fleur. J'en ai dit ce qu'il y a de plus plausible, & de plus avéré, pour qu'on connoisse d'avance le mal, qu'on y obvie quand on le craint, & qu'on tâche de le guérir quand il est curable. Dans le dessein d'aider à remplir ces vûes, j'ai remonté jusqu'à l'origine du désordre, & je l'ai démasquée. C'est au Lecteur affectionné d'y réfléchir, & d'observer ensuite avec fidélité ce qui lui est dit. Je le lui conseille d'après une bien longue expérience. C'est encore ici le fruit de mes lectures sur cette matiere, dont j'ai

voulu lui épargner la pénible discussion ; je crois n'avoir rien oublié d'intéressant pour le satisfaire. Il ne me reste qu'à dire un mot de quelques autres espèces d'œillets qui , quoique d'une même famille , font cependant une classe à part dans les parterres comme ils vont la faire ici dans ce dernier chapitre.

---

## C H A P I T R E X V.

*De quelques autres œillets.*

**L**ES œillets dont j'ai parlé jusqu'ici sont ceux qu'on connoît le plus en général ; ceux que j'ai eu en vûe , les seuls même que je m'étois d'abord proposé dans ce petit ouvrage. Je n'ai point prétendu écrire pour les Botanistes , & traiter de toutes les espèces ou variétés qu'ils peuvent rechercher en fait d'œillets, je l'ai déclaré dans l'Épître servant de Préface : je n'ai voulu qu'aider ceux qui aiment cette belle fleur , &